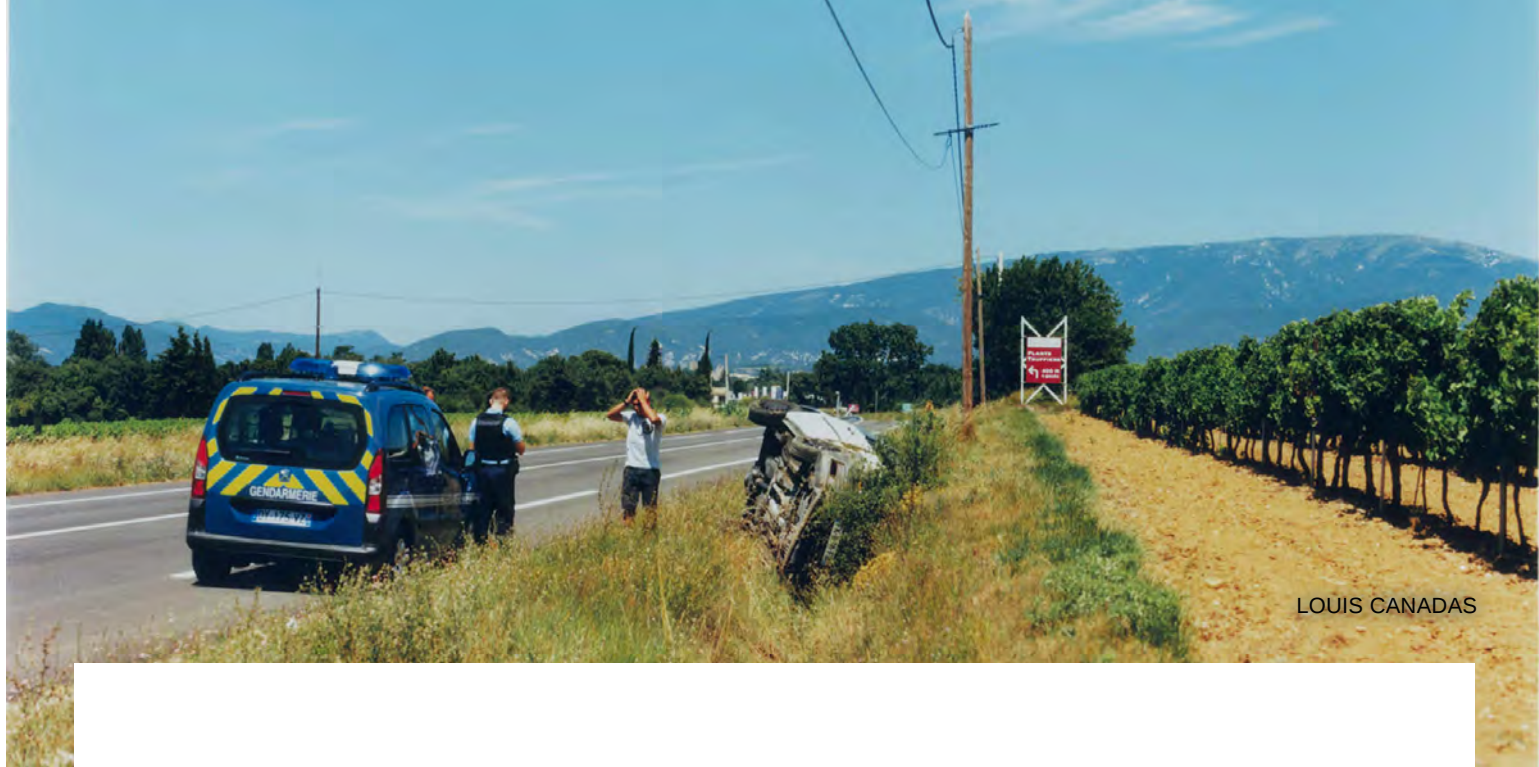




« Le Tour est un instant qui glisse sur du territoire » : le photographe Louis Canadas revisite la

France de la Grande Boucle

Par Benoît Hopquin

Publié le 05 juin 2022 à 06h00

EN IMAGES | Chaque année, en juillet, la célèbre course cycliste et sa tonitruante caravane créent une joyeuse animation dans les villages et les campagnes. A l'été 2020, pourtant, la pandémie de Covid-19 a eu raison de cette grande liesse populaire. C'est cette absence que Louis Canadas a souhaité explorer, flânant sept mois durant sur les chemins habituellement empruntés par le peloton.

C'est ainsi tous les mois de juillet depuis 1903. Le Tour de France s'en revient sur nos routes et ses cyclistes fous prennent un malin plaisir à nous écraser les arpions sur nos pas-de-porte. Peloton passant en tornade dans des bruits de roulement à billes et de dérailleur, échappée déboulant avec le diable aux fesses, sprinteurs

louvoyant vers la ligne d'arrivée comme une bande d'ivrognes en bordée, coureur solitaire ahanant dans la pente, traînards abandonnés en chemin comme des soldats blessés, condamnés à l'humiliation de la voiture-balai.

Et puis des couleurs de maillot, du vif, qui se voit de loin. Du rouge écarlate, du bleu pétant, du vert pomme, de l'orange clinquant. Et du jaune, bien sûr, la teinte la plus prisée. Autant d'images qui sentent l'été, la liesse populaire, les vacances, le pastis, les tables de camping et, au-delà, la joie.

La joie, oui. Celle de se retrouver agglutinés dans les fossés, écrevisses en plein soleil, à hurler : « Les v'là ! » Celle d'applaudir le dernier comme le premier, en saluant ainsi l'essence du sport, l'effort. Celle aussi, un rien franchouillarde, de se montrer au monde entier sous son meilleur jour, en véritable pays de cocagne. Car la France du Tour est belle à ravir, même s'il y aura toujours quelque chose du voyage Potemkine dans cette succession de cartes postales que la télévision nationale envoie au monde entier.

Un Tour nous manque et tout est dépeuplé

Temps des moissons et des bouquets, le mois de juillet, donc. Jusqu'alors, il n'y avait eu que les deux guerres mondiales pour empêcher ce grand circus. Il avait fallu remiser les vélos entre 1915

et 1918 et les raccrocher encore entre 1940 et 1946. Un biclou ne pèse pas lourd face à un char d'assaut, un peloton s'écrase devant une armée.

Et, sur une planète à feu et à sang, ce qu'on appelle avec emphase les « drames » du Tour de France – crevaision, chute, fringale, bronchite, gastro-entérite, furoncles ou

urine frelatée aux produits dopants – ne peuvent apparaître que pour ce qu'ils sont : des figures de style, gonflées à la pompe à vélo. Au rancart, la légende des cycles, chère à Antoine Blondin, ou les forçats de la route, magnifiés par Albert Londres, quand le pays est à feu et à sang.

Une guerre, on comprend. On s'incline. On fait avec, ou plutôt on fait sans, la kermesse juillettiste s'entend. Mais qu'un microscopique virus, rond comme un moyeu, qu'un Covid, dossard 19, vienne perturber le grand barnum du Tour, ça, on n'aurait jamais cru. Pourtant, en 2020, le Tour de France a dû être reporté au mois de septembre pour cause de mortelle pandémie. Mesure sanitaire, éminemment compréhensible, indispensable même. Mais un mois de juillet sans Tour, ça fait un vide. Pas de Grande Boucle et on tourne en rond

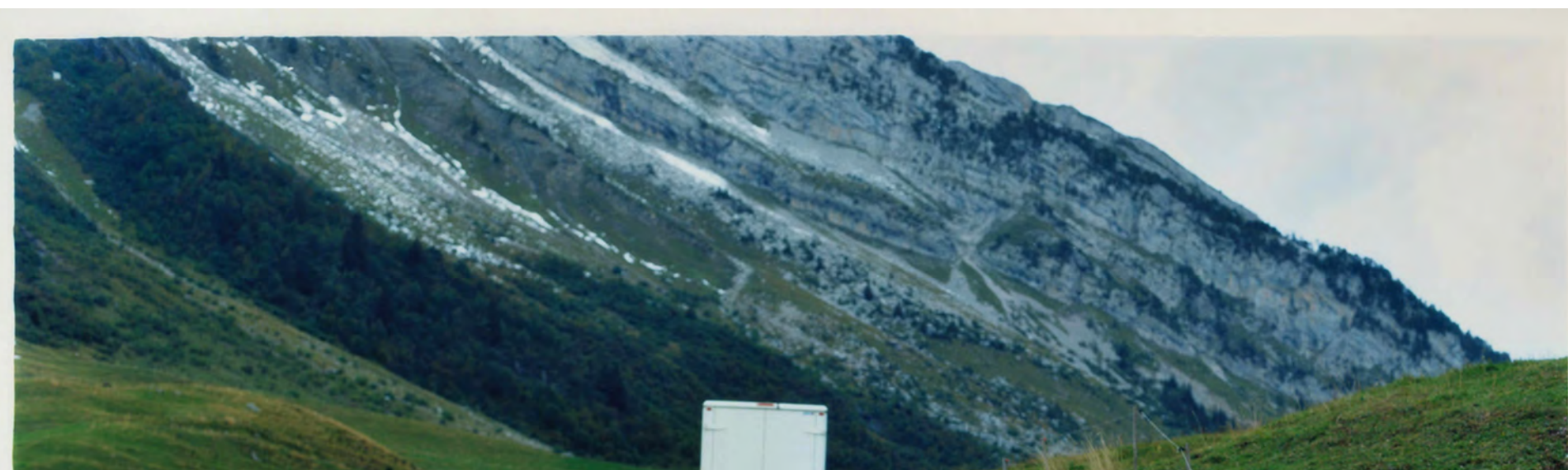
Lire aussi :

[Le Tour de France, au fil de la plume](#)

« Ce pays est bien foutu »

C'est ce néant que Louis Canadas a décidé de sonder. Le photographe s'était donné pour projet de se lancer sur les routes du Tour sans le Tour. En cette année 2020, il avait commencé son travail dès le mois d'avril. En raison de l'annonce du report de l'épreuve, son périple in absentia n'en a été que plus pertinent.

Sept mois à traîner son appareil à travers la France, dormant dans sa voiture. Le flâneur a dû se garer en septembre, le temps de se faire doubler en trombe par la caravane publicitaire et les coureurs pressés. Et puis toute la route est redevenue à lui et il a poursuivi sa virée buissonnière jusqu'en décembre.





LOUIS CANADAS

Il en a tiré 101 images, publiées dans un livre, *Tour*, paru aux Editions Secondes. Elles racontent ce vide et ce silence que viennent soudain bouleverser la course et sa tonitruante cavalcade. « Le Tour est un instant qui glisse sur du territoire », explique l'auteur. Lui a voulu photographier ce territoire nu, ce qu'il appelle « la matrice »,

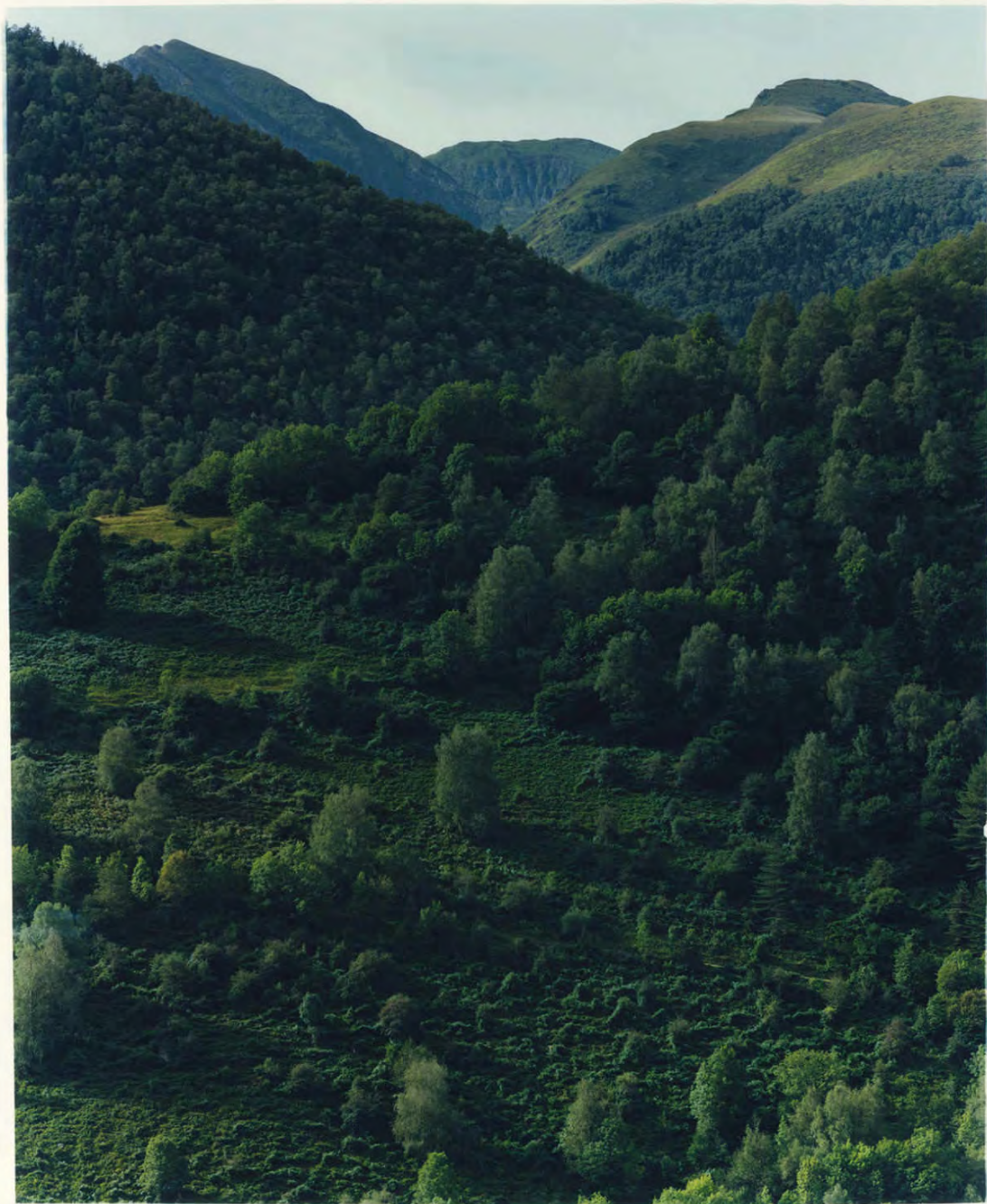
sur laquelle est bâti le mythe depuis 1903. Mais est-ce vraiment un mythe, cette France du Tour ? « C'est construit et en même temps ultra-vrai », estime Louis Canadas au bout de ce qu'il a voulu un « voyage sans sens ».

« Ce pays est bien foutu », constate-t-il encore, évoquant par exemple une échappée vers la mer à travers un col. Il a aussi rencontré les habitants de ce paysage, discuté avec eux. Et le bitume, quand il n'est pas peinturluré au nom des coureurs, relaye des cris de colère, comme ce « Non aux loups ». Il est aussi le déroulant des scènes de la vie ordinaire. Louis Canadas a suivi l'épreuve à la télévision. Il a retrouvé par bribes, par images furtives, les lieux qu'il avait photographiés. Cette France revisitée par le Tour, à la fois un peu la même et si différente.

Tour, de Louis Canadas, texte de Fanny Taillandier, Les Éditions Secondes, 192 p., 39 €.



LOUIS CANADAS



LOUIS CANADAS



LOUIS CANADAS





LOUIS CANADAS



LOUIS CANADAS



LOUIS CANADAS

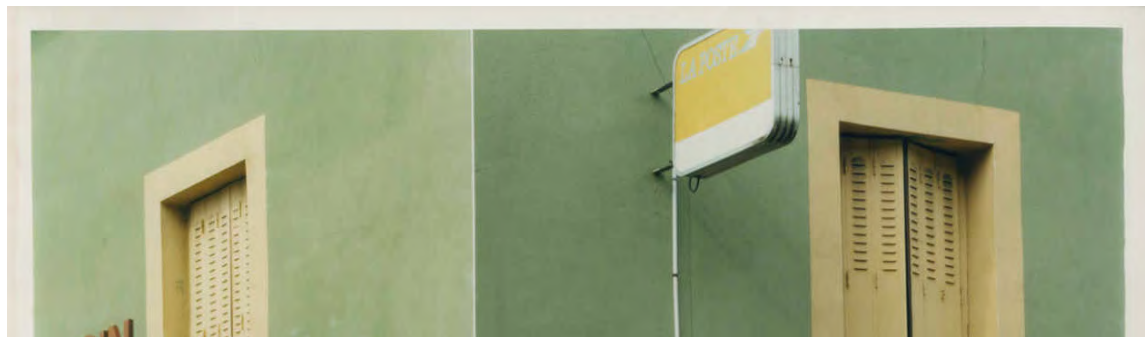




LOUIS CANADAS



LOUIS CANADAS





LOUIS CANADAS





LOUIS CANADAS

Benoît Hopquin